



# Cléopâtre

*Cleopatra*

de Joseph Mankiewicz

## Fiche technique

Etats-Unis - 1961/1963 - 4h

Réalisateur :

**Joseph Mankiewicz**

Scénario :

**Joseph Mankiewicz**

Musique :

**Alex North**

Interprètes :

**Elizabeth Taylor**

(Cléopâtre)

**Richard Burton**

(Marc Antoine)

**Rex Harrison**

(Jules César)

**Pamela Brown**

(grande prêtresse)



Le bain de la reine d'Égypte

## Résumé

César poursuit Pompée jusqu'en Égypte où Ptolémée fait mettre à mort le fugitif. La sœur du roi égyptien, Cléopâtre, écartée du pouvoir, persuade César de la rétablir sur le trône. Il l'épouse et elle lui donne un fils, puis part pour Rome. Cléopâtre, l'y rejoint. Mais César est assassiné.

## Critique

### Les costumes de Cléopâtre

Les décors étaient définitifs. Ils étaient conformes à la vision stéréotypée qu'on a d'une Égypte très antérieure à la naissance de Cléopâtre.

Quant aux vêtements de la reine, les documents sur ce qui se portait en Égypte au premier siècle avant J. C. sont rares. Le bas-relief de Denderah qui est censé représenter Cléopâtre montre la couronne et le collier très travaillés d'une déesse égyptienne, qui caractérisent les divinités sur les fresques des tombeaux. Comme, à cette date tardive, elle faisait probablement partie du panthéon, et était vêtue en

L E F R A N C E

LES AMIS DU BON CINÉMA

conséquence, cela ne voulait pas dire que de son vivant elle se fût habillée ainsi, sinon pour les cérémonies religieuses. Les quelques photos que je trouvai de fragments de sculptures et de pièces de monnaie qui ont été parfois, et de façon très hasardeuse, reliées à Cléopâtre, donnent seulement à penser qu'elle était replète, avec un grand nez, et qu'elle se coiffait comme n'importe quelle dame romaine de son temps. Les relations commerciales entre les deux pays devaient véhiculer sans cesse des influences réciproques. Cléopâtre, en tant que Macédonienne, que souveraine et que femme, était sans doute très avertie et devait beaucoup se réjouir de toutes les nouveautés, en provenance de Rome ou des ports situés sur les routes commerciales, et susceptibles d'ajouter à sa parure personnelle. J'eus la chance de trouver une photo d'une petite statue sans tête du Musée du Caire, dont la robe me fournit la clé pour dessiner les costumes de Cléopâtre. Le corsage étroitement ajusté montrait un fin tracé de trapunto ou de surpiqûres, de quiltage, comme on dit plus couramment aujourd'hui, ce qui est l'une des plus anciennes techniques de décoration vestimentaire.

Le scénario demandait soixante costumes pour Cléopâtre, depuis la jeune fille de dix-sept ans jusqu'à la femme de trente-sept. On a tendance à penser à Cléopâtre comme semblable à elle-même durant toute sa relativement courte vie, mais il fallait bien entendu montrer le passage à la maturité. J'ai trouvé que c'était plus facile à réaliser en constituant trois catégories de costumes et en utilisant différents styles de perruques dues à l'habileté de Stanley Hall à Londres. Tous les costumes de cérémonie s'inspiraient des peintures des tombeaux de l'Égypte ancienne; la seconde catégorie était composée de vêtements tels qu'auraient pu en porter les Romaines de la haute société; et la troisième utilisait l'un des plus anciens genres de vêtement, la djellaba.

Irène Sharaff  
Positif n°193 - mai 77

L'on connaît toute la genèse de ce film qui faillit provoquer le naufrage de la très puissante Twenty century Fox et l'acharnement de ses dirigeants pour ne voir la reine d'Égypte que sous les traits d'Elizabeth Taylor (il faut avouer qu'ils eurent ici maintes fois raison, car en dehors de toutes considérations sur les talents de comédienne de la trop célèbre actrice, on ne peut nier la présence et la sensualité qui se dégagent de sa personne) et ce malgré de nombreux contre-temps et un nombre respectable de milliards engloutis. Cet entêtement se résume en quelques chiffres éloquentes: 47 décors d'intérieur, 32 d'extérieur dont celui du Forum et celui d'Alexandrie érigé sur un terrain de 20 ares de superficie ; plus de mille personnes exclusivement employées pour réaliser ce monument qui demanda 26.000 costumes, dont 58 pour la seule E. Taylor (la robe d'or du triomphe coûta à elle seule 6.500 dollars) ; 1.500 unités maritimes participèrent aux combats navals d'Actium...

Colossale cette réalisation l'est sans conteste et chaque scène porte en filigrane les dollars fastueusement dépensés pour en faire ce «Jamais vu jusqu'alors», cher au producteur ambitieux; ce ne sont en effet que décors gigantesques, costumes richement damassés, figuration innombrable, interprétation de premier plan jusqu'aux rôles les plus humbles. Cependant comme César nous ne serons pas dupes très longtemps des intentions véritables de cette mise en scène somptueuse. Sous ce déluge d'un faste dont on ne nous laisse ignorer aucun détail, nous nous sentons très lentement submergés par une torpeur des plus tenaces ; peu d'événements historiques susceptibles de donner du rythme à cette grande machine ont été retenus ; bien au contraire les scènes d'action ont été soigneusement escamotées ou résumées OFF pendant qu'une estampe de transition envahit l'écran. Cette **Cléopâtre** est avant tout «Psychologique», une

chronique du «Cœur antique» en quelque sorte. On aurait pu, il est vrai, deviner bien des choses en lisant au générique le nom de Mankiewicz comme réalisateur ; ex-scénariste devenu depuis **All about Eve** un spécialiste du cœur féminin, notre homme rejeta tout ce qui pouvait donner au film un accent western avilissant ; d'autant que Cléopâtre, n'était finalement que la mère spirituelle du personnage incarné par Ann Baxter dans le film cité précédemment. Sentant après avoir repris en main les rênes de la Fox, ordonna que certaines séquences de batailles viennent entrecouper cette longue dissertation amoureuse ; indignation temporaire de Mankiewicz qui menaça un instant de ne pas signer une œuvre qu'il estimait ainsi dénaturée.

Claude Cobast  
*La Saison Cinématographique*  
n°180/181 - janvier 65

Il y a aussi de courtes séquences plus discontinues «de liaison», généralement maladroites - par suite des «coupes»? - quelquefois saisissantes comme celle où Antoine vêtu de noir erre au bord de la mer et ne se décide pas à rejoindre Cléopâtre, mais qui toutes «trahissent» l'hétérogénéité, du film. Cette hétérogénéité, on a vite fait de la reporter au compte des deux parties : la première s'inspirerait de Shaw, la seconde de Shakespeare. En fait, Shaw nous présente une Cléopâtre à peine nubile et un César surtout chargé de railler certains préjugés britanniques (la pièce, qui date de 1902, n'est pas l'une des plus étincelantes de son auteur). Mankiewicz lui a surtout emprunté l'épisode de Pothinos et du jeune Ptolémée «récitant sa leçon» devant César : l'anecdote du tapis se trouvait déjà dans Plutarque, et le personnage correspondant, celui d'Apollodore, «esthète» chez Shaw, a été très modifié par Mankiewicz... La bataille d'Actium, où Antoine croit vaincre Octave en combat singulier

(c'était sa hantise, selon les historiens) et ne tue que sa «doubleure», est symétrique de la scène d'ivresse où il embrasse le sosie de la Reine, qu'en un sens il ne cessera de «rechercher» dans le vin, préférant toujours «l'apparence» à la «réalité» qui lui révèle les limites de ses forces. Il s'emprisonne dans une illusion qu'il s'est tissée dès la première apparition de la Reine. Il prend le cinéma pour la vie, Cléopâtre pour Liz Taylor (d'où, au contraire, la parfaite vraisemblance de leurs scènes d'intimité et l'excellence de l'interprétation par Richard Burton de l'épisode, en soi périlleux, où il se retrouve seul, trahi par son armée). Concluons: **Cléopatra** n'est pas un film trop somptueux et vide où surnageraient quelques épaves, c'est un film «à l'arrachée», dont quelques disparates ou passages à vide ne sauraient masquer la réussite. L'essentiel du dessein de Mankiewicz (car il est exclu qu'il n'ait pas eu un dessein en l'acceptant et en le menant à terme) s'y donne à lire

Gérard Legrand  
*Positif n°193 - mai 77*

On connaît le mot de Mankiewicz : **Cléopâtre**, c'est les trois films les plus durs que j'aie jamais tournés». Trois ? Est-ce assez ? (...) Il y a un film. L'histoire de ce film. Celle qu'il raconte et celle qu'il subit. Une légende, qu'il évoque, mais dont à son tour il est l'exemplaire objet. Une aventure qu'il propose, qu'il vit aussi. Un rêve enfin (car les grandes aventures - et toute genèse - commentent par le rêve) qu'il matérialise, plus ou moins. Walter Wanger rêvait depuis toujours produire une **Cléopâtre**. Un autre film fut fait, loin du rêve, et de là datent les enchaînements tragiques qui, d'écho en écho, conduisirent au film (à la suite de films) que voulaient les dirigeants de la Fox : un qu'ils ont voulu, un qu'ils ont imposé et fait, un qu'ils n'ont pu faire, un autre enfin qu'ils n'ont pas voulu faire et qui s'est fait contre eux. Ce film-là, Mankiewicz sans doute sou-

haitait de le faire, il y est parvenu, mais il a dû céder au film dont il ne voulait pas ; et celui qu'il voulait totalement réussir, y renoncer. De cette somme reste un film, mené malgré tout et tous, Fox, **Cléopâtre**-parasites, Mankiewicz lui-même, et c'est là sans doute qu'il faut voir le véritable **Cléopâtre**, film avant tout de tous les refus et de tous les échecs, conduit jusqu'à sa vérité envers tous et envers lui-même. L'aventure légendaire d'une femme aux mille visages que le film épouse tour à tour pour les réunir ou les rejeter, les retrouver dans leur ambiguïté qui n'est au fond que la sienne.(...) Aussi devine-t-on les rapports de **Cléopâtre** et de Mankiewicz peu aisés. C'est plutôt de lutte qu'il s'agit (Mankiewicz dit : «un cauchemar»). On a vu la démesure de la **Cléopâtre** des producteurs et le contraste qu'elle fait avec le film de Mankiewicz. C'est tout un monde - pas l'ancien, ni Rome ou l'Égypte, mais le monde moderne et celui du cinéma - en lutte avec un homme. Un homme qui se voit contraint de combattre (pour créer) un univers où l'excès triomphe, un système entropique et vain, et qui tente, avec une énergie un peu désespérée, de retirer du chaos un peu de vie, un peu d'art, un peu de son propre drame. L'attitude de l'artiste fait aussi tout de la beauté de l'œuvre. **Cléopâtre** film est cette parcelle sauvée du néant.

Jean-Louis Comolli  
*Les Cahiers du Cinéma n°153 - mars 64*

Chaque personnage, a l'intérieur du film, assoit sa domination sur une mise en scène. Ce peut être une domination matérielle (le plus souvent militaire), par César, ou une séduction sensuelle (pour Cléopâtre). le comble est atteint lorsque les démarches se rejoignent et se fondent dans le pur spectacle : c'est l'entrée de Cléopâtre dans Rome. Scène admirable (dans un équilibre instable entre le grotesque et le sublime), fondée aussi bien sur la puissance du colossal (qui a toujours quelque chose du déploiement militaire) que sur celle d'une fragile beauté (celle de Cléopâtre au sommet de ce monument qu'est son «char»). Césarion, lui, cumule les deux aspects dans sa simple présence physique. Ce qui est d'autant plus intéressant dans **Cléopâtre**, c'est que le film semble sans cesse tendu (y compris par ses mutilations, que la copie reconstituée que le Studio Action nous offre aujourd'hui), entre la volonté d'expression d'un auteur (Mankiewicz), dont on retrouve sans peine les préoccupations thématiques, et les nécessités objectives du commerce hollywoodien. C'est-à-dire entre deux type d'attitudes : l'une, libérale et progressiste, celle du cinéaste, l'autre totalitaire et écrasante, celle de l'industrie. (...)

Que **Cléopâtre** soit un film sur l'échec et la mort d'une grande idée politique (et impérialiste), quoi de plus naturel) puisqu'il est aussi le signe de la mort d'un certain cinéma, d'une certaine idée du cinéma ?

Joel Magny  
*Cinéma80 n°254 - fév 8*



## Le réalisateur

Mankiewicz Joseph Leo

Réalisateur, scénariste et producteur américain né en 1909.

Frère d'Herman Mankiewicz, il avait d'abord été correspondant de presse à Berlin, puis traducteur des sous-titres des films allemands de l'UFA. Appelé à Hollywood par son frère, il travaille pour la Paramount puis pour la Fox comme scénariste et producteur. En 1946, il remplace Lubitsch sur le plateau de **Dragonwyck**. C'est le début d'une nouvelle carrière, celle de directeur, Mankiewicz restant toutefois la plupart du temps le scénariste de ses films. En apparence la diversité de son oeuvre étonne ; il a touché à tous les genres : le fantastique (**The Ghost and Mrs. Muir**), le thriller (**Somewhere in the Nigth**) la comédie musicale (**Guys and Dolls**), l'espionnage (**Five Fingers**), le western ( **There Was a Crooked Man**), le théâtre filmé (**Julius Caesar**, l'une des meilleures adaptations de Shakespeare), la superproduction (**Cléopâtre** retirée à Mamoulian pour lui être confiée et qui reste l'un des films les plus chers de l'histoire du cinéma). Nous avons pourtant affaire à un auteur qui marque de son empreinte les films qu'il dirige. Non qu'il s'y livre lui-même, comme Kazan ou Dmytrick. Le lyrisme qui emporte son chef-d'oeuvre, **La Comtesse aux pieds nus** ne nous apprend rien sur Mankiewicz lui-même. L'élégance réside pour lui dans la discrétion. Le regard qu'il porte sur le monde qui l'entoure est lucide, chaleureux, parfois pessimiste, mais il reste glacé dans son lyrisme même. C'est la vision d'un homme de théâtre, de là ses affinités avec Mamoulian ou Visconti. L'un de ses films préférés, **Eve**, son oeuvre la plus maîtrisée, évoque précisément ce monde du théâtre et de la critique. Le dialogue est chez lui essentiel ; il prime l'action, contrairement à la règle d'or des grands Hollywoodiens, mais

son caractère étincelant (**Honey Pot**, d'après Volpone) et parfois le baroque, au demeurant toujours contenu de sa mise en scène (**Soudain l'été dernier**) lui font pardonner l'impression de théâtre filmé que donnent la plupart de ses films.

Sa carrière faillit être compromise par l'échec retentissant de **Cléopâtre** oeuvre dont le sens initial fut faussé par les caprices des vedettes et les exigences des producteurs. Il s'agissait au départ d'une oeuvre beaucoup plus intimiste et qui échappa finalement à Mankiewicz. Il paya ce film de plusieurs années de silence. Ni **Guêpier pour trois abeilles** malgré l'interprétation talentueuse de Rex Harrison, son acteur favori, ni **Le reptile**, curieux western au scénario subtilement élaboré, ne furent compris par le public. C'est **Le limier** où il mêlait avec une habileté diabolique Noël Coward, Van Dinc et Brecht, qui l'imposa de nouveau. La construction parfaite du récit, des dialogues éblouissants, des décors insolites (notamment le labyrinthe), des acteurs admirables (L. Olivier et M. Caine) font du **Limier** la réalisation la plus achevée de Mankiewicz, un film testament, hélas, puisque c'est sur ce chef-d'oeuvre que s'interrompt la filmographie du plus intelligent des metteurs en scène d'Hollywood.



Rex Harrison (*César*)

## Filmographie

<b>Dragonwyck</b> (Le château du Dragon)	1946
<b>Somewhere in the Night</b> (Quelque part dans la nuit);	1946
<b>The Late George Apley</b>	1947
<b>The Ghost and Mrs. Muir</b> (L'aventure de Mme Muir)	1947
<b>Escape</b>	1948
<b>A Letter to Three Wives</b> (Chaînes conjugales)	1949
<b>House of Strangers</b> (La maison des étrangers)	1949
<b>No Way out</b> (La porte s'ouvre)	1950
<b>All about Eve</b> (Eve)	1950
<b>People will Talk</b> (On murmure dans la ville)	1951
<b>Five fingers</b> (L'affaire Cicéron)	1952
<b>Julius Caesar</b> (Jules César)	1953
<b>The Barefoot Contessa</b> (La Comtesse aux pieds nus)	1954
<b>Guys and Dolls</b> (Blanches colombes et vilains messieurs)	1955
<b>The Quiet Americain</b> (Un Américain bien tranquille)	1958
<b>Suddenly last summer</b> (Soudain l'été dernier)	1959
<b>Cleopatra</b> (Cléopâtre)	1963
<b>The Honey Pot</b> (Guêpier pour trois abeilles)	1967
<b>There was a Croked Man</b> (Le reptile)	1970
<b>King, a Filmed Record</b>	1970
<b>Sleuth</b> (Le limier)	1972